

Avenir de l'Église

Le père Henri-Jérôme Gagey, théologien, professeur à l'Institut catholique de Paris et prêtre du diocèse de Créteil. Il deviendra à la rentrée prochaine vicaire général de ce diocèse. .

Au terme de son intervention, il ouvre plusieurs pistes faisant de l'Église une force de proposition en réponse à la question du « comment vivre » qui taraude nos contemporains.



Photo Xavier Mersch

I. La question de l'avenir du christianisme

La situation est grave. « Nous observons un processus de déchristianisation et de perte des valeurs humaines essentielles. Une bonne part de nos contemporains ne trouve plus dans l'Évangile une réponse à la question : Comment vivre ? » J. Ratzinger aux catéchistes en 2000.

« L'Église évangélise toujours et n'a jamais interrompu le cours de l'évangélisation. Elle célèbre chaque jour le mystère eucharistique, administre les sacrements, annonce la parole de vie – la Parole de Dieu –, s'engage pour la justice et la charité. Et cette évangélisation porte ses fruits : elle donne la lumière et la joie, elle donne un chemin de vie à tant de personnes et beaucoup d'autres vivent, souvent même sans le savoir, de la lumière et de la chaleur resplendissante de cette évangélisation permanente. Cependant, nous observons un processus progressif de déchristianisation et de perte des valeurs humaines essentielles qui est préoccupant. Une grande partie de l'humanité d'aujourd'hui ne trouve plus, dans l'évangélisation permanente de l'Église, l'Évangile, c'est-à-dire une réponse convaincante à la question : Comment vivre ? C'est pourquoi nous cherchons (...) une nouvelle évangélisation, capable de se faire entendre de ce monde. » (Joseph Ratzinger, « Jubilé des catéchistes », conférence sur le thème de la nouvelle évangélisation, Dimanche 10 décembre 2000).

« Aucun déterminisme ne dicte ici un destin. Rien ne serait plus trompeur que de se contenter de prolonger les courbes actuelles. Ce qui justifie l'interrogation, aujourd'hui, c'est la marginalisation des confessions chrétiennes dans les sociétés européennes. À en juger par les évolutions dont nous sommes témoins depuis trente ans, il se peut que le christianisme n'ait pas d'avenir et que le siècle qui vient soit celui de son extinction, en tout cas, sur les terres d'Europe qui furent le théâtre de son affirmation. Mais nous

savons que l'histoire ne marche pas en ligne droite. Elle est faite aussi des réactions et des réponses des acteurs. » (Marcel Gauchet, Un monde désenchanté ? Paris, 2004)

Ces deux citations, la première du futur Benoît XVI, la seconde d'un observateur athée mais rigoureux et ouvert d'esprit au catholicisme français contemporain, posent aussi objectivement que possible un constat auquel aucune personne préoccupée par l'avenir du christianisme en France et dans les autres pays d'Europe occidentale ne peut échapper:

La crise que nous traversons n'est pas due au fait qu'un certain nombre de catholiques auraient perdu la foi. Il faut éviter une attitude paranoïaque qui consisterait à dire que le déclin de la foi est dû à un certain nombre de loupés. Il y a quelque chose de plus profond.

* La crise que nous traversons n'est pas due fondamentalement au fait que certaines catégories de catholiques auraient perdu la foi ou tourné le dos aux valeurs de la Tradition chrétienne.

* on ne peut pas davantage attribuer nos difficultés présentes à l'hostilité des adversaires de l'Église, même s'il ne manque pas de gens qui se réjouissent de son affaiblissement et qui l'encouragent.

* il n'y a guère plus de sens à attribuer purement et simplement ces difficultés au conservatisme institutionnel de la hiérarchie catholique et à son refus d'appliquer le programme bien connu des réformes que réclament les courants libéraux touchant l'accès aux ministères ordonnés et des allègements de la discipline ecclésiastique en matières de morale familiale et sexuelle. En fait, même si la nécessité de fonctionnements ecclésiaux moins décalés par rapport aux exigences de la culture contemporaine n'est pas à sous-estimer, pour faire face à la situation au niveau requis. C'est ce que montre la manière dont le pape François a entrepris de reposer la question de l'admission des divorcés remariés aux sacrements. Il faut remonter plus loin.

Comme l'écrivaient les évêques de France dans une Lettre qu'ils adressèrent aux catholiques de France en 1996 :

« La crise que traverse l'Église aujourd'hui est due, dans une large mesure, à la répercussion, dans l'Église elle-même et dans la vie de ses membres, d'un ensemble de mutations sociales et culturelles rapides, profondes et qui ont une dimension mondiale.

Nous sommes en train de changer de monde et de société. Un monde s'efface et un autre est en train d'émerger, sans qu'existe aucun modèle préétabli pour sa construction. Des équilibres anciens sont en train de disparaître, et les équilibres nouveaux ont du mal à se constituer. Or, par toute son histoire, spécialement en Europe, l'Église se trouve assez profondément solidaire des équilibres anciens et de la figure du monde qui s'efface. Non seulement elle y était bien insérée, mais elle avait largement contribué à sa constitution, tandis que la figure du monde qu'il s'agit de construire nous échappe.

Cela dit, nous ne sommes pas les seuls à peiner pour comprendre ce qui nous arrive. Cette crise affecte tous les secteurs de l'existence humaine. ...Elle est due au fait que nous sommes en train de changer de monde.

Autrement dit, l'Église affronte la même crise que l'ensemble de nos sociétés due au fait que nous sommes en train de changer de monde.

Pour me faire comprendre je voudrais rapidement rappeler la distinction classique aujourd'hui en anthropologie culturelle et en sociologie entre tradition, modernité et postmodernité.

II. Nous sommes en train de changer de monde

Le monde de la tradition

Le monde de la tradition, le monde d'avant la modernité, est un donné stable, dans lequel toute réalité, en vertu de son poids propre, doit pouvoir trouver sa place et y demeurer. Un trésor de sagesse, conservé par des autorités, des anciens, dit la vérité du monde et se donne comme fondamentalement immuable. La solution d'une crise est normalement le retour à la situation antérieure à la crise et au trouble qu'elle introduit.

Dans le monde de la tradition, quand un enfant veut comprendre ce qu'il va devenir, il regarde vers ceux qui sont plus anciens que lui et qui ont déjà accompli le parcours qu'il lui reste à faire.

Au Cameroun, on parle avec nostalgie du village ; dans le village, on sait comment enterrer les morts, comment trouver une jeune fille... mais aucun n'a envie d'y retourner.

Le monde de la modernité

C'est cette stabilité du monde de la tradition qui va être attaquée à la racine par la lente émergence d'un principe moderne qu'on peut décrire comme la mise en oeuvre d'une raison critique qui entend se libérer des aspects aliénants de la tradition pour faire advenir un monde rationnel.

C'est un processus lent qui va s'accélérer à partir du XIV^{ème} s quand le monde reçoit par les musulmans la philosophie d'Aristote. Même si elle est interprétée par S. Thomas, c'est une philosophie non-chrétienne : la philosophie est émancipée de la théologie ; la raison est autonome, indépendante du divin.

Cette réflexion va se répandre grâce à la généralisation de l'accès à l'écrit. « Lire, c'est me libérer de la parole du chef, c'est accéder directement au texte sans passer par le chef qui a gardé le texte en mémoire. Moi j'ai lu que... »

Au XVII^e siècle, se développe une nouvelle manière de penser, de juger, de sentir, de voir le monde, qui s'affirme en plusieurs domaines. On a qualifié cette nouvelle culture de « moderne ». Elle a profondément bouleversé la civilisation chrétienne, c'est ce bouleversement que je veux évoquer.

Cette transformation, qui se manifeste ouvertement au XVII^e siècle, a débuté au Moyen Âge, au XIII^e siècle, quand, par la médiation des penseurs arabes, les écrits d'Aristote font leur entrée en Occident. La lecture d'Aristote est pour les intellectuels du temps, par exemple Thomas d'Aquin, un événement considérable qui leur fait découvrir les possibilités de la raison autonome pour ouvrir les chemins de la connaissance.

Le monothéisme biblique lui avait déjà enseigné la confiance dans la raison et dans l'ordre naturel créé par Dieu. Mais l'irruption de la science aristotélicienne renforce cette confiance dans la puissance de la raison parce qu'elle ne provient pas de la tradition chrétienne, mais d'une tradition de pensée qui la précède.

Autrement dit, la tradition n'est pas le chemin exclusif vers la connaissance.

Dans un premier temps, cette découverte est reçue positivement et ne suscite pas un grand trouble. Le trouble survient plus tard quand le philosophe René Descartes en tire toutes les conséquences en énonçant le principe du « doute méthodique » qui correspond à l'ambition de remettre systématiquement en cause les évidences

transmises par la tradition ou par les sens, non pour les supprimer, mais pour les vérifier. Voilà ce qui est véritablement moderne chez Descartes : son exigence de penser la vérité par lui-même. Cette exigence se base sur le principe suivant : la tradition, les conventions sociales, mais aussi la perception spontanée par les sens nous fournissent de la réalité des représentations qui peuvent nous tromper. Par exemple, la tradition nous dit et nos sens nous font voir le monde comme si le soleil tournait autour de la terre. Pour atteindre la certitude, il faut donc les mettre en question et repartir à zéro afin de les vérifier par nous-mêmes, en usant seulement de notre raison : résultat, nous découvrons que c'est la terre qui tourne autour du soleil.

C'est ce principe du doute méthodique que radicalise le philosophe allemand Emmanuel Kant quand il dénonce le fait que la plupart des humains renoncent à se servir de leur entendement de manière autonome et préfèrent se laisser guider par un autre dans le cadre de la tradition (le prêtre, le professeur, le médecin etc.). Ils n'osent pas prendre le risque de penser par eux-mêmes et préfèrent paresseusement se laisser guider par les autorités. Cette méfiance vis à vis « de la conduite d'un autre » est particulièrement motivée par l'échec de la chrétienté à surmonter les guerres de religion. Le christianisme avait assuré l'unité de l'Europe occidentale, aujourd'hui c'est en son nom qu'elle se déchire ! Expérience tragique d'où beaucoup concluent qu'il faut donc qu'un principe plus haut impose la paix, ce principe est rationnel. De là procède le début de la déchristianisation qui s'est tellement accélérée depuis.

Tout est discutable

Du doute méthodique de Descartes à l'audace de penser par soi-même d'Emmanuel Kant, on en arrive à une culture dans laquelle « tout est discutable », en ce sens qu'aucune vérité ne peut être tenue pour acquise. Il y a détraditionalisation.

Tout devient discutable, ce principe a pour corollaire que tout peut être amélioré. Pourvu que l'on ne se satisfasse pas paresseusement du donné et que l'esprit critique demeure en éveil.

Ce principe est proprement révolutionnaire et on ne finirait pas d'en évoquer les conséquences. Si j'en avais le temps, il ne serait pas très difficile de montrer que c'est de cette philosophie critique que procèdent en Europe occidentale, d'une part la naissance des revendications démocratiques et du respect des droits de l'homme, et, d'autre part, le développement sans précédent des connaissances scientifiques dont le résultat sera le développement économique impressionnant que l'Europe et l'Amérique du Nord ont connu au XIX^e et au XX^e siècle et qui s'étend aujourd'hui au monde entier.

Les conditions de vie des populations en sont considérablement transformées en quelques siècles. Aujourd'hui les humains se trouvent munis de toutes sortes de « prothèses » qui compensent leurs faiblesses naturelles : grues et camions puissants, avions et automobiles, bombes et explosifs démultiplient leurs forces, tandis que la mémoire et la puissance de calculs des ordinateurs externalisent certaines de leurs opérations mentales. Au bout du compte, l'alliance entre les évolutions de la médecine et le développement des nanotechnologies annoncent l'apparition du « cyborg », un humain dont le corps se trouvera augmenté par une multitude de greffons technologiques qui en multiplieront les forces tout en ralentissant l'usure. Mais le futur est déjà là et nous ne nous en plaignons pas, comme le laisse entrevoir la généralisation de l'usage des prothèses auditives, des lunettes et autres implants.

C'est une mutation fabuleuse des conditions matérielles d'existence des humains, mais aussi de leurs possibilités d'accès à la culture et à l'exercice concret de leur liberté.

Aujourd'hui, les conditions sont en principe réunies pour que l'immense majorité des humains sache lire, écrire et compter et soit en mesure d'accéder au patrimoine de la culture mondiale ; dans le même temps, l'aspiration au respect des droits humains et à la démocratie se généralise, ainsi que le recul d'une soumission aveugle aux autorités traditionnelles. Il n'y aura pas de retour en arrière. Partout dans le monde, le modèle occidental de développement exerce son pouvoir d'attraction. Personne ne veut retourner dans la hutte où on ne mange du riz qu'une fois par jour, où une proportion considérable des enfants meurt en bas âge, tandis que les mettre au monde représente pour leurs mères un épisode à haut risque.

Mais ce développement se fait au prix de l'écrasement de toutes les médiations non rentables, de toutes les contraintes et les conventions reçues de la tradition. C'est ce que certains sociologues appellent le mouvement de la « dé-traditionalisation ». Dans le monde occidental, le calendrier est massifié, aucun jour ne se distingue plus des autres pour rythmer la semaine ou l'année.

Les milieux économiques s'efforcent par exemple d'obtenir la fin du repos dominical. Ce n'est pas par hostilité à la religion, mais dans le but de rentabiliser les investissements en faisant tourner les machines et les commerces 7 jours sur 7.

Un autre aspect de cette « révolution culturelle », c'est l'apparition et la généralisation de l'individualisme. Dans la société moderne, tendanciellement du moins, l'individu n'appartient à personne, seulement à lui-même. « À chacun sa vie » comme on dit en français. Ma vie est à moi, donc aucune institution, aucun corps intermédiaire, ne doit peser sur mes choix : ni la famille, ni le couple, ni le syndicat, ni le parti, ni les traditions. Notre identité ne nous est plus donnée par nos appartenances ; ma vie ne regarde que moi ; vous pouvez penser ce que vous voudrez de moi, mais c'est ma vie. C'est mon choix. Personne n'a le droit de me dicter ma conduite !

Naturellement, chacun est libre de se donner des appartenances, de s'engager dans des solidarités, mais c'est en vertu d'un choix personnel qui ne regarde que lui et qu'il peut remettre en cause à tout moment. En fin de compte, la tendance de notre société, c'est moi seul face à mes écrans : TV, ordinateur et smartphone. De là naît l'image de la foule solitaire, de la foule « câblée » ou branchée, ce qui signifie, au fond, une foule tenue « en laisse » et immédiatement reliée au système global. C'est la radicalisation et la généralisation de cette situation que l'on dénomme la postmodernité.

III. Postmodernité

Nous savons aujourd'hui que la terre est ronde

La modernité était un combat pour l'émancipation. La postmodernité n'est plus ce combat. La lutte pour l'émancipation a échoué, n'a pas apporté ce dont on rêvait. Le monde postmoderne (après 1968) n'est plus un monde de la conquête mais un monde de la lutte pour le maintien des équilibres, de lutte pour la survie.

Pour décrire cette postmodernité, je prends une image : « Nous savons aujourd'hui que la terre est ronde. » Lorsqu'on 1969 nous avons vu la terre depuis la lune. Aujourd'hui, nous savons que si l'on continue à polluer, les grands équilibres du monde disparaîtront, la terre se réchauffera, l'eau sera polluée...

Nous nous connaissons désormais comme les habitants d'une biosphère, d'un écosystème, en équilibre relativement stable mais en évolution constante, poursuivant une course indéfinie à travers le cosmos. Tout est devenu mouvant, d'un mouvement

dépourvu de point fixe sur lequel se repérer, puisque même le soleil se déplace. Voilà pourquoi c'est trop peu de dire que nous avons perdu nos racines, ce qui nourrit encore l'espérance de les retrouver. En fait, c'est l'image même des racines qui a perdu sa force, comme le montrent la généralisation des migrations à travers le monde, l'instabilité des couples et des familles, le regroupement des populations dans des mégapoles anonymes, loin du village de leurs ancêtres. Nous sommes devenus flottants.

Jadis, la « nature » semblait nous fournir indéfiniment les ressources les plus basiques pour vivre, aujourd'hui c'est à nous de la protéger. Le maintien des grands équilibres biologiques, la survie des espèces menacées, la régénération de l'air et de l'eau dépendent désormais de politiques consciemment réfléchies, décidées et mises en oeuvre. Les générations qui ont atteint l'âge adulte avec le III^e millénaire établissent désormais leur rapport au monde dans la conscience que son avenir est remis à leur responsabilité. Tout ce qui, dans le cadre des grandes sociétés traditionnelles, semblait donné comme la base intangible de l'existence de l'humanité lui incombe maintenant comme une tâche : l'avenir de la planète, la survie de l'espèce, les formes sociales de réalisation de la différence sexuelle, etc. dépendent désormais des décisions réfléchies de la communauté humaine. Il y a là quelque chose de proprement vertigineux.

Autrefois, nous craignions l'invasion des barbares, aujourd'hui nous sommes devenus nos propres barbares.

Nous faisons tous la découverte troublante que jusque dans les comportements les plus fondamentaux d'une existence, il n'est plus possible de nous reposer sur quelques évidences stables, sur le fait que « c'est comme ça et pas autrement ». Aucun comportement éthique déterminé ne peut aujourd'hui réclamer le prestige de l'évidence.

Il faut y croire pour vivre

Dans le contexte de la crise généralisée du principe de tradition, l'individu postmoderne se trouve confronté à une paradoxale expérience :

* D'un côté le développement de l'esprit critique affaiblit l'influence des traditions religieuses qui se multiplient et qui perdent leur autorité sur les populations. Chacun peut passer de l'une à l'autre selon ses goûts.

* D'un autre côté, en raison de l'affaiblissement de l'emprise des grandes traditions sur sa vie, l'individu découvre que son engagement dans l'existence ne peut plus se faire aveuglément dans un simple mouvement de docilité aux conventions sociales, il doit désormais se faire sous le mode de l'engagement résolu, ce que traduit le proverbe français : « Il faut y croire pour vivre. »

Là est sans doute ce qui donne à l'époque son caractère tout à la fois passionnant et fatigant : chacun doit désormais aller chercher au plus profond de lui-même la ressource de poser des actes en responsabilité. Autrefois, on pouvait vivre et accomplir sa destinée, en se laissant porter par le courant, aujourd'hui il faut se décider alors que rien ne nous retient. Pour mes arrière-grands-parents, la stabilité de leur couple allait de soi, même s'ils n'étaient pas assurés d'être un couple heureux, la tradition les tenait. Aujourd'hui, presque chaque matin, les jeunes couples doivent décider à nouveau de rester ensemble. Ce n'est pas leur mariage qui les porte, c'est à eux de porter leur mariage !

C'est passionnant, mais c'est fatigant ! Nous passons à l'âge de la foi personnelle. Jeune femme maîtrise son choix d'avoir ou non des enfants, maintenant ou plus tard. Nous sommes profondément responsables de notre vie. La foi chrétienne peut-elle être cette sagesse dont le monde contemporain a besoin ?

C'est l'un des enjeux de la nouvelle évangélisation : la recherche d'un nouveau style d'Église (Lineamenta § 12) « imprégner et transformer tout l'ordre temporel en assumant et transformant la culture » ; montrant ce que c'est que vivre en chrétien.

IV. La nouvelle évangélisation

Inventer une nouvelle manière d'être Église

Si on lit de près **les textes préparatoires au synode sur la nouvelle évangélisation**, on découvre que la nouvelle évangélisation ne constitue pas un ensemble de recettes pastorales « miracles » censées favoriser le retour à l'Église de ceux qui l'ont quittée en misant sur la restauration d'un catholicisme purement dévotionnel.

Il s'agit de trouver de nouvelles manières de vivre en Église qui correspondent à la culture contemporaine.

« § 12 : Pour annoncer et diffuser l'Évangile, il faut que l'Église réalise des formes de communautés chrétiennes capables d'articuler rigoureusement les œuvres fondamentales de la vie de foi : charité, témoignage, annonce, célébration, écoute, partage. Il faut concevoir l'évangélisation comme le processus à travers lequel l'Église, mue par l'Esprit, **annonce et diffuse l'Évangile** dans le monde entier, suivant une logique que la réflexion du Magistère a synthétisée ainsi : « animée par la charité, [l'Église]

1) imprègne et transforme tout l'ordre temporel, en assumant et en renouvelant les cultures.

2) Elle témoigne parmi les peuples de la nouvelle manière d'être et de vivre qui caractérise les chrétiens.

3) Elle proclame explicitement l'Évangile, au moyen de la « première annonce » en appelant à la conversion.

4) Elle initie à la foi et à la vie chrétienne, par la « catéchèse » et les « sacrements d'initiation », ceux qui se convertissent à Jésus-Christ, ou ceux qui recommencent à marcher à sa suite, en incorporant les uns et les autres dans la communauté chrétienne (...)

5) Elle ne cesse de promouvoir la mission en envoyant tous les disciples du Christ annoncer l'Évangile, en paroles et en œuvres, dans le monde entier. »

(Directoire général pour la Catéchèse, § 48, 15 août 1997).

Notre génération a eu à combattre pour changer les traditions. La nouvelle génération n'a pas connu ce combat, elle a besoin de se raccrocher à des données bien stables ; il ne faut pas s'étonner qu'ils aient besoin de certitudes, parce qu'ils rencontrent des choix que nous n'avons pas connus : multiplier les rencontres sexuelles, essayer telle ou telle nouvelle drogue, lassitude que l'on dise toujours « travaille encore plus, donne encore plus. »

Pour y répondre, je reviens sur ce que je disais précédemment : dans ce monde postmoderne tellement mouvant, tous les humains font l'expérience qu'il faut y croire pour vivre ! Dans ce contexte, la première mission des porteurs de l'Évangile est sans doute de reconnaître et de réveiller cette simple foi humaine qui nous permet de nous engager dans la vie en nous risquant à la rencontre des autres.

Un bon exemple de cela nous est donné dans le récit de la marche sur les eaux (Mt 14, 23-33). Il nous présente Pierre qui, à la vue de son maître, lui demande « Seigneur, si c'est toi, ordonne que j'aille vers toi sur les eaux ». Jésus lui répond « Viens ! » Pierre sortit de

la barque et marcha sur les eaux, pour aller vers Jésus. Mais, voyant que le vent était fort, il eut peur ; et, comme il commençait à enfoncer, il s'écria : « Seigneur, sauve-moi ! » Aussitôt Jésus étendit la main, le saisit, et lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » C'est après cet événement que Pierre et les autres apôtres reconnaissent Jésus pour qui il est et peuvent lui dire : « Tu es véritablement le Fils de Dieu. »

Cette parabole me paraît illustrer au mieux le paradoxe de l'existence dans un monde postmoderne. Vivre, c'est s'élaner sans appuis, sans rien de ferme sous les pieds à l'appel de la Parole. Cela correspond bien à l'expérience des jeunes qui osent s'engager dans le mariage et faire des enfants, malgré toutes les incertitudes de la vie ; cela correspond aussi à l'expérience de ceux qui vont pleins d'espérance à la rencontre des plus pauvres ; de ceux qui pardonnent à leurs ennemis. De tous ceux qui croient en la lumière malgré la nuit... Il faut y croire et parfois le coeur défaille. Quelle parole, quels moments passés au pied de la croix, quelle vie communautaire ont été pour moi jadis et seront pour moi demain la main qui se tend et m'empêche de couler ?

Nous sommes tous comme Pierre (comme Titi et Gros minet) : tant qu'il ne sait pas qu'il est sur l'eau, il tient sur l'eau.

Les manifestants de la Manif pour tous avaient raison de croire aux valeurs durables de l'homme et de la femme ; et pourtant ils ont perdu : aujourd'hui on ne peut plus dire qu'un ordre tout fait doit s'imposer et primer sur les choix individuels.

Comment l'Eglise peut-elle être un lieu d'invention sociale pour des couples qui viennent lui demander son soutien.

Inventer la société

Nous entrons dans une nouvelle culture mondiale fondamentalement « dé-traditionnalisée » et « individualiste ». Pas au sens moral du terme, mais au sens où l'individu ne reçoit plus son identité en fonction de son appartenance à une tradition autoritaire stable, mais en fonction des choix qu'il opère au sein d'une multitude de propositions dont aucune ne s'impose impérativement à lui.

Désormais, tout se discute, tout peut être amélioré, mais aucune voix ne peut plus s'élever pour dire avec autorité « c'est ainsi et pas autrement ». Ainsi, les trésors de savoir-vivre accumulés par les grandes traditions du monde entier ont volé en éclats. La conséquence en est une crise généralisée de la constitution des identités individuelles, comme on peut le voir aux débats en cours en ce qui concerne le début et la fin de la vie, la précarité croissante des unions conjugales, la multiplication des unions entre personnes de même sexe qui prétendent se faire reconnaître comme des mariages. Sur toutes ces questions et sur bien d'autres, la question de savoir « comment vivre ? » devient pressante.

C'est notre manière même d'être humains qui est aujourd'hui à réinventer. Face à cette « pliure civilisationnelle », quelle mission nous incombe ? Ma réponse tient en peu de mots que je vais bien sûr développer : il nous faut, comme je viens de l'exposer, encourager, soutenir et travailler la « simple foi humaine » qui est requise aujourd'hui pour vivre, mais, dans le même temps, elle est de contribuer à l'invention et à l'expérimentation de nouveaux arts de vivre dans les domaines les plus fondamentaux de l'existence.

Dans *Consuming Religion*, le théologien des USA Vincent Miller décrit comment la culture de la consommation a envahi nos sociétés sans que les critiques insistantes qui lui sont

adressées depuis déjà des décennies par diverses instances, religieuses, philosophiques ou spirituelles, portent jamais leur fruit. C'est, dit-il, que ces critiques la dénoncent comme une idéologie à laquelle les humains adhéreraient. Or, selon lui, la culture de consommation n'est pas d'abord le fruit d'une adhésion aux principes de la société de consommation, mais elle est produite par des pratiques matérielles, sociales : les sujets n'y adhèrent pas, ils sont « fabriqués » en son sein comme des consommateurs par les processus sociaux et économiques dans lesquels ils sont pris et que Miller décrit minutieusement.

De là vient, selon Miller, l'inefficacité des appels éthiques à résister à l'idéologie, voire à l'idolâtrie de la « consoculture ». Or, si la consoculture est un processus de formation des individus, il ne suffit pas de lui opposer des protestations indignées. Il faut lui opposer des pratiques sociales alternatives engageant un autre rapport aux choses et permettant de faire émerger de nouvelles manières d'être humains dans nos sociétés détraditionnalisées.

Nous avons à donner des mains à l'Évangile, des mains pour caresser dit le pape François.

Nous avons à considérer l'Église non comme un ordre menacé, mais comme un lieu où s'invente de nouveaux arts de vivre.

%%%%%%%%%

? Formation des jeunes à la sexualité ?

? La place des paroisses ?

? L'évolution de la liturgie

? les musulmans : leur laisser le temps d'évoluer

? le comité de la jupe : dans l'Église la revendication ne paie pas. La Confiance et le partage font plus avancer les choses. Ne pas se cristalliser sur l'institution.

Il est plus important de se donner des mains pour caresser que de se crispier.

? les prêtres d'aujourd'hui : 3 strates : ceux qui ont réfléchi ; ceux qui disent prions plus et pensons moins ; ceux qui viennent d'ailleurs.

Accordons aux jeunes prêtres ce crédit : ils ont tout misé sur l'avenir de l'Église ; ils ne sont pas venus pour s'enrichir. Nous nous sommes émancipés des aspects les plus contraignants du catholicisme. Ces jeunes prêtres arrivent sur un terrain dévasté, ils cherchent. Il est important d'écouter leur histoire.